

	Jaffrès Yves : Né le 17-11-1831 à Lampaul-Guimiliau ; 1855, prêtre, régent à Lesneven ; 1861, vicaire à Lanmeur ; 1866, vicaire à Pont-l'Abbé ; 1871, vicaire à Guerlesquin ; 1872, recteur de Locquirec ; 1894, recteur de Plouédern ; 1903, aveugle, retiré à Lampaul-Guimiliau ; décédé le 10-12-1914. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1914 p. 850-852.
--	--

Samedi 12 Décembre, ont eu lieu à Lampaul-Guimiliau, les funérailles de M. Yves-Théodore Jaffrès, l'un des doyens de notre clergé.

83 ans, c'est un âge vénérable. — J'ai souvenir d'avoir vu deux fois M. Jaffrès lorsqu'il était encore dans le monde, aux vacances qui précédaient son entrée au séminaire, bachelier frais émoulu, sortant de son collège de Léon. J'avais neuf ans lorsque, en 1855, il chantait sa nouvelle messe, *he o feren nevez*. C'est vous dire que je ne suis pas non plus de la première jeunesse.

Son premier poste fut celui de régent au collège de Lesneven. Quelques-uns de ses élèves vivent encore et pourraient donner des échos de ses méthodes d'enseignement toutes personnelles.

Le ministère paroissial le prit ensuite. Ce fut d'abord le vicariat de Lanmeur, puis celui de Pont-l'Abbé, sous la discipline des curés presque historiques, M. Clerc'h et M. Jariel, représentants très vénérables du clergé de l'ancien régime.

Survint la guerre de 1870. Un incident, qui faillit devenir tragique, orienta notre héros vers l'aumônerie militaire. Il fut affecté au corps des Mobiles bretons, et retrouva parmi eux nombre de ses anciens élèves et de ses paroissiens peu religieux de Pont-l'Abbé ; il ne tarda pas à devenir l'ami et le père de tous, et, après les privations et les souffrances du siège de Paris, il eut avec eux son rôle dans la défense de l'Hôtel de Ville aux jours critiques de la Commune.

La conclusion de la paix, la signature du traité de Francfort, l'entrée des troupes de Versailles à Paris, eurent pour résultat de l'envoyer comme recteur à Guerlesquin. Quelques années d'apostolat dans cette paroisse, puis retraite sollicitée et accordée dans le bon ermitage de Locquirec. Ce fut là qu'il passa les plus nombreuses et les meilleures années de sa vie ; il connaissait déjà le terrain par son vicariat de Lanmeur, il s'y adonna tout entier à son zèle apostolique. Instruire le peuple, instruire presque d'outrance pour faire connaître Dieu, sa loi, ses commandements, ses perfections adorables, et par là porter nécessairement à son amour et à son service. Et cette population trégoroise acceptait les longs sermons de son recteur, ne s'en plaignait pas, s'y complaisait et était fière d'avoir un pasteur si zélé et qui lui témoignait à sa façon son affection et son désir de lui faire du bien. Plus tard, avec les années, la vie isolée put devenir à charge. L'assistance et la coopération d'un vicaire parut désirable, et de Locquirec le bon recteur prit la direction de Plouédern. De ce haut plateau, des fenêtres de son presbytère, par les journées d'atmosphère limpide il pouvait apercevoir le clocher de Lampaul, le clocher de sa paroisse natale, pour lequel il a eu toujours un véritable culte et qu'il a chanté en vrai barde breton. C'était une de ses joies, une de ses jouissances dans ce nouveau séjour. Ministère qui a duré sept ans, et dans lequel il a continué, en s'accommodant à l'esprit spécial de la population, la mission d'enseignement doctrinal qu'il avait pratiqué dans tous ses autres postes. A Plouédern, comme à Locquirec et à Guerlesquin, il ne pouvait obtenir que l'estime et l'affection de ses paroissiens.

Puis vint le temps de l'épreuve. Survint une infirmité héréditaire. Son grand-père était mort aveugle. M. Jaffrès sentit peu à peu ses yeux s'affaiblir ; il voulut réagir, il recourut aux lumières de la Faculté ; la science n'y put rien, il fallut se résigner à cette sorte de fatalité atavique. La cécité ne tarda pas à devenir absolue, et force fut de renoncer à la vie du ministère, de dire adieu à ses paroissiens, qu'il aurait voulu évangéliser encore de longues années.

Alors il rentra dans sa paroisse natale, dans son Lampaul qu'il avait toujours aimé si vivement, mais avec cette privation de ne plus pouvoir contempler son clocher si majestueux, son église à

l'architecture si noble, ses autels aux riches sculptures, avec leurs statues vénérables, ses vieilles bannières, orgueil des ancêtres et de leurs descendants. C'était une pénitence, mais acceptée avec résignation, et toutes ces beautés il les avait vivantes dans sa mémoire et dans son cœur. C'est dans ce milieu qu'il vivait, faisant de son infirmité un élément de mérite pour lui-même, d'édification et de riches suffrages pour les paroissiens, ses compatriotes. C'était beau de le voir, nouveau saint Hervé l'aveugle, guidé comme l'ancien par son petit Guic'haran, accomplir sa course hygiénique quotidienne en récitant son rosaire, priant pour son pays, pour ses anciennes paroisses, pour tout le peuple chrétien et les besoins de l'Eglise. Et pour que la parenté avec saint Hervé, le barde aveugle fût encore plus réelle, le bon M. Jaffrès, dans sa cécité, faisait aussi du bardisme. Saint Hervé, à l'école de sa mère Rivanone, avait appris tout le psautier et chantait, avec une voix pareille à celle des anges, les psaumes du roi David. M. Jaffrès, lui, s'attaqua aux hymnes de l'Eglise, il avait une âme de liturgiste au premier chef. Je ne sais pas si son idéal fut toujours droit, mais il avait son idéal : il aurait voulu que le peuple eût l'intelligence de tous nos rites, de tous nos chants. Sa conception de la vulgarisation de nos textes liturgiques en langue usuelle était-elle parfaitement orthodoxe ? Je ne voudrais pas dirimer le cas. Mais le fait est que, tout entouré de ténèbres extérieures, il avait la claire vue de nos hymnes, de nos proses, des cantiques de nos offices, et c'était l'objet de ses longues insomnies pendant la nuit, de ses réflexions solitaires pendant le jour. Son petit Saic, le guide et compagnon fidèle de ses années de cécité, lui lisait et relisait le texte latin, et alors commençait le travail de traduction, de versification bretonne, d'adaptation de notre langue au génie du latin, aux nuances de la poétique de nos vieux docteurs et des érudits moines du Moyen-Age ; labeur ardu, dans lequel il a triomphé par de véritables et très heureux tours de force, mais malheureusement avec cette illusion que son texte était accessible au peuple, tandis que, en réalité, il ne peut être saisi que par le clergé qui quotidiennement s'imprègne de ces poèmes sacrés et en pénètre le sens. Mais c'était une vie surnaturelle, une vie sur les hauts sommets ; elle fut une jouissance pour son âme sacerdotale ; elle fut pour lui comme le vestibule du paradis, où ses yeux se sont maintenant ouverts pour contempler les splendeurs de la Divinité, les beautés qu'il a méditées et chantées sur cette terre.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 25 Décembre 1914, p. 850.